

MÉMOIRES
DE
J. CASANOVA
DE SEINGALT
ÉCRITS PAR LUI-MÊME

SUIVIS DE
FRAGMENTS DES MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.
CIC. AD TRED.

NOUVELLE ÉDITION
COLLATIONNÉE SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE LEIPSICK.

TOME DEUXIÈME

Casanova de Seingalt - Ligne. 2
Mémoires écrits par lui-même.
sd collationnée



* 3 1 4 8 6 *

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1880

MÉMOIRES
DE
J. CASANOVA
DE SEINGALT
ÉCRITS PAR LUI-MÊME

SUIVIS DE
FRAGMENTS DES MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.
CIC. AD TREB.

—
NOUVELLE ÉDITION
COLLATIONNÉE SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE LEIPSICK

—
TOME DEUXIÈME

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES 6

— En Italie nous les appelons savoyards, parce que c'est en Savoie qu'on les a inventés, et ce n'est pas ma faute si vous avez pensé que j'avais avalé deux commissionnaires du coin, gros gaillards que vous nommez Savoyards à Paris, et qui bien souvent n'ont jamais été en Savoie. »

Voilà son mari qui entre, et elle de lui raconter tout notre entretien. Il en rit beaucoup, mais il me donna raison. Sa nièce vient dans ces entrefaites. C'était une jeune personne de quatorze ans, sage, modeste et pleine d'esprit. Je lui avais donné cinq ou six leçons, et comme elle aimait beaucoup la langue et qu'elle s'y appliquait sans relâche, elle commençait à parler. Voulant me faire un compliment en italien :

« *Signore*, me dit-elle, *sono incantata di vi vedere in buona salute*.

— Je vous remercie, mademoiselle; mais pour traduire *je suis charmée*, il faut dire *ho piacere*, et pour rendre *de vous voir* il faut dire *di vedervi*.

— Je croyais, monsieur, qu'il fallait mettre le *vi* devant.

— Non, mademoiselle, nous le mettons derrière. »

Voilà monsieur et madame qui se pâment de rire, la demoiselle confuse et moi interdit et désespéré d'avoir dit une bêtise de cette force : mais c'était fait. Je prends un livre en boudant dans l'espoir de faire cesser leur rire : il dura une semaine. Cette équivoque grossière courut tout Paris et me donna une sorte de célébrité, qui ne diminua que lorsque je vins à mieux connaître la force de la langue. Crébillon rit beaucoup de ma balourdise, et me dit qu'une autre fois il fallait dire *après* et non pas *derrière*. Mais pourquoi toutes les langues n'ont-elles pas le même génie ? Au reste, si les Français se divertissaient des fautes que je faisais dans leur langue, je ne prenais

pas mal ma revanche en relevant certains usages ridicules.

« Monsieur, dis-je à quelqu'un, comment se porte Mme votre épouse ? »

— Vous lui faites bien de l'honneur.

— Eh! de grâce, monsieur, de quel honneur peut-il s'agir quand on ne parle que de santé? »

Je vois au bois de Boulogne un jeune homme qui fait caracolier son cheval dont il n'est pas le maître et qui finit par le jeter par terre. J'arrête le cheval, je cours au secours du jeune homme que j'aide à se relever.

« Monsieur s'est-il fait du mal ? »

— Oh! merci, monsieur; au contraire!

— Comment, diable, au contraire! vous vous êtes donc fait du bien. Recommencez, monsieur! »

Et mille contresens pareils. Mais c'est l'esprit de la langue!

Je me trouvais un jour pour la première fois chez Mme la présidente de N..., quand son neveu, brillant colifichet, arriva : elle me présenta en lui disant mon nom et ma patrie.

« Comment donc, monsieur, vous êtes Italien? Par ma foi, vous vous présentez si bien que j'aurais gagé que étiez Français. »

— Monsieur, en vous voyant, j'ai couru le même risque : j'aurais juré que vous étiez Italien. »

J'étais à dîner chez lady Lambert avec nombreuse et brillante compagnie. On vint à observer une cornaline que j'avais au doigt, sur laquelle était gravée avec beaucoup d'art la tête de Louis XV. Ma bague fait le tour de la table et chacun trouva la ressemblance frappante.

Une jeune marquise qui passait pour pétiller d'esprit, me dit de l'air le plus sérieux :

« Est-ce vraiment un antique? »

— La pierre, madame, sans doute. »

Tout le monde rit, excepté l'aimable étourdie qui n'y fit pas attention.

Au dessert on parla du rhinocéros qu'on montrait pour vingt-quatre sous à la foire Saint-Germain. « Allons le voir, allons le voir. » Nous montons en voiture et nous arrivons. Nous faisons plusieurs tours pour trouver l'endroit. J'étais le seul cavalier, je protégeais deux dames contre la foule, et la spirituelle marquise nous précédait. Au bout de l'allée où l'on nous avait dit que se trouvait l'animal, il y avait un homme assis pour recevoir l'argent. Il est vrai que cet homme, vêtu à l'africaine, était basané et d'une grosseur énorme; mais néanmoins il avait forme humaine et très masculine, et la belle marquise n'aurait pas dû s'y méprendre. Cependant l'étourdie va droit à lui, et :

« Est-ce vous, monsieur, le rhinocéros? »

— Entrez, madame, entrez. »

Nous étouffions de rire, et la marquise, en voyant l'animal, se crut obligée de faire des excuses au maître en l'assurant que de sa vie elle n'avait vu de rhinocéros et que par conséquent il ne devait pas s'offenser si elle s'était trompée.

Un jour, étant au foyer de la Comédie-Italienne, où pendant les entr'actes les plus grands seigneurs viennent pour causer et s'amuser avec les actrices qui s'y tiennent assises en attendant leur tour dans les rôles qu'elles jouent, j'étais assis près de Camille, sœur de Coraline, que je faisais rire en lui contant fleurettes. Un jeune conseiller qui trouvait mauvais que je l'occupasse, suffisant dans ses propos, m'attaqua sur une idée que j'exprimais d'une pièce italienne, et se permit de montrer sa mauvaise humeur en critiquant ma nation. Je lui répondais de bricole en regardant Camille qui riait et la

compagnie qui faisait cercle, attentive à l'assaut qui, jusque-là n'étant que d'esprit, n'avait rien de désagréable. Mais il parut vouloir devenir sérieux lorsque le petit-maitre, faisant tourner le discours sur la police de la ville, dit que depuis quelque temps il était dangereux d'aller à pied la nuit dans les rues de Paris.

« Dans le courant du mois passé, ajouta-t-il, la place de Grève a vu sept pendus parmi lesquels il y avait cinq Italiens. C'est étonnant. »

— Rien d'étonnant à cela, repris-je, car les honnêtes gens vont se faire pendre loin de leur pays; et pour preuve de cela, soixante Français furent pendus dans le courant de l'année dernière entre Naples, Rome et Venise. Ainsi, cinq fois douzé font soixante et vous voyez que ce n'est qu'un troc. »

Les rieurs furent pour moi, et le beau conseiller partit un peu confus. Un des assistants qui trouva ma réplique bonne, s'approcha de Camille et lui demanda à l'oreille qui j'étais. Voilà la connaissance faite. C'était M. de Marigny, que je fus enchanté de connaître à cause de mon frère que j'attendais de jour en jour. M. de Marigni était surintendant des bâtiments du roi, et l'académie de peinture dépendait de lui. Je lui en parlai, et il me promit gracieusement de le protéger. Un autre jeune seigneur, ayant lié conversation avec moi, me pria de l'aller voir : c'était le duc de Matalone.

Je lui dis que je l'avais vu enfant à Naples huit ans auparavant et que j'avais de grandes obligations à son oncle don Lelio. Le jeune duc en fut enchanté, et nous devinmes intimes.

Mon frère arriva à Paris au printemps de 1751 et vint loger avec moi chez Mme Quinson. Il commença à travailler avec succès pour des particuliers; mais, sa principale idée étant de faire un tableau pour le livrer au